

Antoine Jaquier décortique la lente déchéance vers «Lady Héroïne»

Littérature

Dans *Ils sont tous morts*, son premier livre, le Lausannois dépeint l'inexorable descente aux enfers de jeunes de la campagne vaudoise

Antoine Jaquier a les tatouages d'un dur, et le regard d'un tendre. Les deux portent le souvenir de sa sœur disparue. Sur sa peau, une fleur rose et rouge éclose en hommage à la défunte. Dans ses yeux, une mélancolie. Mais lorsqu'il parle de littérature, ses prunelles s'allument. Et cette mort absurde, c'est par la plume que le Vaudois l'a exorcisée.

L'aînée de trois ans, qu'il a vu s'enfoncer dès 16 ans dans les affres de la dépendance, puis emportée par le sida après dix ans de «survie pathétique», a inspiré un sombre récit. *Ils sont tous morts* narre le destin de jeunes campagnards qui bâillonnent leur malaise par l'alcool, les joints, les champignons hallucinogènes, pour arriver inéluctablement à la communion avec «Lady Héroïne». Une jeunesse qui n'a pas vécu et ne veut pas vivre: «... nous, on n'existe pas, d'ailleurs on ne vote pas, l'armée on la fera pas, travailler on veut pas.»

Jack, le narrateur, 17 ans, est le plus jeune de la bande. Il sera initié par les trentenaires qu'il rencontre au bistrot et qu'il suit dans leurs appartements, repaires dans lesquels traîne une population désolée. La drogue le protège contre la haine de soi et des autres, croit-il: «Bon Dieu mais pourquoi ça m'arrive? J'ai pas été violé et même pas maltraité. Depuis ma tendre enfance, j'ai perçu le problème. Je suis de ceux qui souffrent, s'écorchent sur une parole et se vexent en silence. J'ai besoin d'un refuge et les drogues m'ont sauvé. Sans elles j'aurais zappé, tué ou suicidé.»

Mais l'addiction le pousse toujours un peu plus vers la marge. «Je suis seul au bistrot. Pas de quoi boire un coup et dehors c'est la nuit. Personne ne m'attend nulle part, j'ai même volé ma mère. Je ne sais pas où aller... J'ai 17 ans demain, même que c'est dans quatre heures. Tout l'univers s'en fout. Je ne suis pas un hippie, je ne suis pas un vrai punk, je ne suis pas dans le rang.» Et braquer une banque ou se perdre dans la Thaïlande de tous les excès n'y changera pas grand-chose.

Désœuvrement campagnard

Antoine Jaquier n'est pas tendre avec la campagne dans laquelle il a grandi, comme ces désœuvrés qu'il dépeint: «Cette satanée campagne, peut-être bien qu'à la ville, ça serait différent», fait-il dire à son héros. «Je me suis concentré sur ce groupe de jeunes qui habitent à une heure de voiture de la ville, mais n'ont pas de voiture, précise l'auteur. Avec cette impression de vivre en autarcie dans les villages.»

Lui a eu la chance d'aller un week-end sur deux à Lausanne, chez sa grand-mère



A 43 ans, Antoine Jaquier a écrit son premier roman pour exorciser la mort de sa sœur toxicomane, en 1999. ODILE MEYLAN

«De 13 à 17 ans, j'ai été témoin des tentatives de ma sœur pour sortir de la drogue. Ça a été très traumatisant»

Antoine Jaquier, auteur de *Ils sont tous morts*

Critique

Plongée choc dans la marge

La plume d'Antoine Jaquier claque, l'humeur est sombre, et le vocabulaire, celui d'un ado pas spécialement cultivé. Dans les premières pages, les phrases chocs - avec leur syntaxe parfois ramassée à l'extrême - intriguent. Mais le langage cru heurte. Si l'on poursuit la lecture cependant, les tribulations tristes du narrateur aident à saisir l'extrême solitude provoquée par l'addiction. Et l'engrenage qui conduit à la disparition progressive de tout plaisir, hormis celui de la drogue. Dans l'univers de ces jeunes, rien d'autre ne semble plus exister. Et surtout pas les adultes. Parents insignifiants, force de l'ordre fantoches, l'univers ne peut rien pour eux. Alors on se prend à s'attacher à ceux qui restent, à espérer que le titre du livre soit mensonger, à chercher une lueur. Elle viendra en demi-teinte. Et, à défaut d'espoir, reste un regard plus tendre porté sur ceux que l'on appelle «les marginaux».

paternelle, dont la sœur a épousé l'écrivain C.-F. Landry: «C'était une succession de visites de musées, cinéma, concerts.» Sans parler de la littérature. Alors que côté campagne, «les seules références étaient la télévision et le rock.» Un bagage culturel qui n'a pas sauvé sa sœur. «Lorsqu'elle a su qu'elle était séropositive, une chape de plomb s'est abattue sur elle.»

Son récit reste une fiction. S'il s'affiche adolescent en couverture du livre, c'est seulement pour une question de droits. «Ce n'est pas mon histoire ni celle de ma sœur, car ce serait réducteur, mais je m'en suis inspiré. De 13 à 17 ans, j'ai été témoin de ses tentatives pour sortir de la drogue. Puis les dix ans qui ont suivi, ça a été une succession d'enterrements. Ça a été très traumatisant.» A tel point qu'Antoine Jaquier est devenu animateur socio-culturel: «J'ai d'abord travaillé avec des dépendants, puis, depuis 2000, avec des adolescents.»

Son traumatisme, il a choisi de l'écrire, deux ans après l'ultime révérence de sa sœur en 1999. D'abord en 400 pages qui dormiront dans un tiroir. Jusqu'à l'encouragement de Maurice Béjart, rencontré par l'entremise d'un ami chorégraphe. Antoine Jaquier reprend alors ses lignes et les resserre. Il aime «les textes qui vont à l'essentiel», et cite Houellebecq en maître absolu. Celui qui vit depuis vingt ans à Lausanne s'est attelé à un deuxième roman, qui n'aura rien à voir avec le premier: «Il parle d'un journaliste à Paris.» Et sera écrit avec un vocabulaire bien différent. Mais avec, toujours, ce même éclat dans la prunelle. **Caroline Rieder**



Ils sont tous morts
Antoine Jaquier
L'Age d'Homme, 277 p.